

JÉRÔME BOUTTERIN

La beauté à la fois séduisante et sévère des tableaux de Jérôme Boutterin allie informations sensorielles et intellectuelles. Elles sont l'illustration de ce que signifie, à l'heure actuelle, le fait de peindre avec sérieux. Les œuvres de Boutterin ont tout d'abord une nonchalance étudiée, manifestation de son éthique d'une honnêteté scrupuleuse. Il veut éviter tout type de supercherie, de fioriture, ou de maîtrise, afin de provoquer le spectateur. Il affronte le problème contemporain le plus pertinent de la peinture : ne pouvoir s'empêcher de traîner avec elle son passé de vision du monde individualiste et exhaustive. Il est nécessaire pour la distance critique de Boutterin de résister à ce passé d'unicité. Mais le tableau doit également montrer une unité réussie à mesure qu'il décompose ses méthodologies. À cet égard, les stratégies de Jérôme Boutterin comprennent une palette limitée, dans le sens où sa couleur, bien qu'unie et vive, semble définir sa place sur la toile en tant que matière venant du tube. Ses choix de bordeaux, vert foncé, jaune cobalt, bleu outremer, sont empreints de stabilité et semblent non-référentiels. La peinture est appliquée avec un pinceau, et ses gestes sont rhétoriques de façon détachée, dépourvus d'émotions. Ainsi prend-il soin de ne pas souligner le rôle du peintre, malgré la présence de la main de l'artiste. Les gestes peints de Boutterin nous rappellent qu'il fut un temps où ils signalaient la subjectivité du peintre, mais à présent, ils sont simplement expressifs au sens le plus large qui soit ; ils sont des métaphores, des marqueurs ou des signes d'expression, mais ils ne sont pas subjectifs. La pression visuelle de chaque marque, les traînées d'un pinceau sec et engorgé de peinture, ou encore le mélange trempé de matières qui semble moins être appliqué sur la surface que pressé contre elle, telle une joue sur une

vitre, souligne simultanément la toile blanche en tant que présence matérielle active.

Boutterin est particulièrement attiré par les œuvres de Gustave Moreau, et le musée près de Montmartre qui se trouve dans l'ancien atelier et école de Moreau contient une profusion de ses œuvres. Moreau était le professeur principal d'Henri Matisse, qui attribua à Moreau de l'avoir éclairé sur le pouvoir pictural de l'arabesque, cette ligne courbe et sensuelle, faisant le contrepoint des formes qui assouviennent les yeux ayant soif d'ornements. Dans les tableaux de Jérôme Boutterin, une structure invisible de rythme en forme d'arabesques suspend fermement les marques de peinture apparemment arbitraires. Il faut juste un peu de temps pour discerner la solidité des compositions, mais l'on est grandement récompensé lorsque l'on y arrive.

Joe Fyfe

Traduction de l'américain : Mathilde Mazau.

Joe Fyfe est peintre, il vit et travaille à Brooklyn.

Récentes expositions personnelles : Galerie Nathalie Karg, Longhouse Projects et White Columns (à New York), Galerie Christian Lethert, Cologne ; ACME, Los Angeles ; Ryllega, Hanoi, Vietnam et Galerie Ceysson & Benetiere, Luxembourg & Saint-Étienne (ouverture de l'exposition en duo avec Claude Viallat, le 21 décembre).

En tant que Commissaire d'expositions il a récemment dirigé « Serge Poliakoff » à la galerie Cheim & Read de New York et co-organisé « Kimber Smith, œuvres sur papier » à la galerie Jean Fournier à Paris. En 2019, il sera commissaire de « Le Tableau II » à la Galerie Ceysson & Benetiere au Luxembourg. Joe Fyfe a écrit des critiques et essais notamment pour *Artforum*, *Art in America*, *Arts AsiaPacific*, *Artnet.com*, *Hyperallergic*, *Modern Matter* et *Kilimanjaro*.